

*Traduction d'articles originaux parus dans d'autres revues.  
Patrick Martin-Mattera, Perversion chez les femmes ou perversion féminine. Une question de  
sexuation.*

## **Perversion chez les femmes ou perversion féminine. Une question de sexuation.**

Perversion in women or female perversion. A sexuation issue.

Perversión entre las mujeres o perversión femenina. Una cuestión de sexuación

**Patrick Martin-Mattera<sup>1</sup>**

**Ce texte<sup>2</sup> est la traduction française d'un article initialement paru en portugais dans la *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, São Paulo, 17(3-Suppl.), 720-737, set. 2014, sous le titre :**

***Perversão nas mulheres ou perversão feminina. Uma questão de sexuação.***

Traduction publiée avec l'aimable autorisation de la *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*.

---

<sup>1</sup> Psychologue et psychanalyste, membre associé de l'École freudienne, Professeur de psychopathologie, LUNAM Université, Université catholique de l'Ouest - UCO - Faculté de Sciences humaines et sociales, Institut de psychologie appliquée (IPSA), Laboratoire multi-site E.A. 4050: « Recherches en psychopathologie: nouveaux symptômes et lien social », composante Recherches Clinique psychanalytique, processus psychiques, et esthétique, 3 place André Leroy, BP 10808, 49008 ANGERS Cedex 01 France. [martinmattera@wanadoo.fr](mailto:martinmattera@wanadoo.fr) 02 41 20 14 90.

<sup>2</sup> Issu d'une conférence faite à L'UNICAP, Recife, Brésil, 26 août 2013, Colloque Métapsychologie de la perversion. Usages sociaux de la perversion, 26, 27, 28 août 2013.

## **Résumé**

La question du sexe de la perversion ressortit d'une problématique forcément sociale. Perversion polymorphe, perversion pathologique, perversion structurale, sont les trois modalités d'approche qui nous intéresseront ici pour croiser les notions de sexuation et de perversion. La perversion est-elle genrée, appartient-elle spécifiquement à un style masculin ou féminin, ou bien y a-t-il d'une part une perversion masculine et d'autre part une perversion féminine ?

**Mots clés :** Perversion, sexuation, féminité, psychanalyse.

## **Abstract**

The question of gendered perversion stems necessarily from a social issue. Polymorphous, pathological and structural perversions are the three approaches that we will focus on to cross-examine the notions of sexuation and perversion. Is perversion gendered? Is it specifically inherent to a masculine or feminine style; can we talk about male perversion on the one hand, and female perversion on the other hand?

**Keywords:** perversion, sexuation, femininity, psychoanalysis.

## **Resumen**

La cuestión del sexo de la perversión forzosamente tiene que ver con una problemática social. Perversión polimorfa, perversión patológica, perversión estructural: son tres enfoques que combinaremos con los conceptos de sexuación y perversión. ¿Tiene género la perversión? ¿Pertenece específicamente a un estilo masculino o femenino? ¿Existe una perversión masculina y otra femenina ?

**Palabras clave:** perversión, sexuación, feminidad, psicoanálisis

## **Resümee:**

Die Frage nach dem Geschlecht der Perversion entspringt natürlich einer sozialen Fragestellung. Polymorphe Perversion, pathologische Perversion, strukturelle Perversion sind die drei Ansätze, die hier im Mittelpunkt stehen sollen, um den Aspekt der Sexuation und der Perversion zu hinterfragen. Ist die Perversion geschlechtsspezifisch? Geht sie besonders einher mit einem männlichen oder weiblichen Stil oder gibt es eine männliche Perversion und eine weibliche Perversion?

**Stichwörter:** Perversion, Sexuation, Weiblichkeit, Psychoanalyse

## **Resumo:**

A questão do sexo da perversão resulta de uma problemática necessariamente social. Perversão polimorfa, perversão patológica, perversão estrutural, são as três modalidades de abordagem que nos interessam aqui para cruzar as noções

*Traduction d'articles originaux parus dans d'autres revues.  
Patrick Martin-Mattera, Perversion chez les femmes ou perversion féminine. Une question de  
sexuation.*

de sexuação e de perversão. A perversão tem um gênero, isto é, pertence especificamente a um estilo masculino ou feminino ou existe por um lado uma perversão masculina, e por outro, uma perversão feminina?

**Palavras-chave:** Perversão, sexuação, feminilidade, psicanálise.

## **Perversion chez les femmes ou perversion féminine. Une question de sexuation.**

### **Introduction**

La clinique de la perversion est aujourd'hui généralement perçue avant tout comme masculine et phallique, alors que son histoire montre qu'elle a pu à certains moments être mieux partagée entre les deux sexes. Krafft-Ebing ou Freud, si différents soient-ils, ne faisaient ni l'un ni l'autre de sexisme clinique en ce qui concerne la perversion. Pourtant, certains cliniciens contemporains remettent en question une perversion qui serait « toute phallique », ouvrant ainsi une voie de réflexion qui correspond à des observations cliniques restées soit inaperçues soit énigmatiques. La perversion est-elle genrée, appartient-elle spécifiquement à un style masculin ou féminin, ou bien y a-t-il d'une part une perversion masculine et d'autre part une perversion féminine ?

La notion de structure psychique en psychanalyse a profondément modifié la définition des pathologies. Dès les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud (1905, p.105) écrit que les névroses forment un ensemble allant des diverses manifestations de la maladie jusqu'à la santé proprement dite<sup>3</sup>. Aujourd'hui, nous admettons assez facilement cela car nous concevons l'organisation du psychisme sur le modèle de la structure névrotique, mais nous avons déjà plus de difficultés à admettre – on s'en rend bien compte en psychiatrie – que la notion de structure psychotique, si nettement développée par Lacan au travers des concepts de forclusion (Lacan, 1955-56) et de sinthome (Lacan, 1975-76), implique elle aussi l'idée que l'on puisse relever de cette structure sans être forcément malade. Que dire alors de cette dernière idée selon laquelle on pourrait être en bonne santé, allons même jusqu'à dire « normal », et être structuré selon une modalité perverse ? Cela apparaît beaucoup plus délicat et paradoxal tant le terme de perversion colporte des implications morales, juridiques et morbides. La trace la plus nette de cette difficulté à admettre un ancrage collectif dans le registre de la perversion, pourtant démontré depuis 1905 par la parution des *Trois essais*, réside au moins dans les éléments suivants : isolation de la structure perverse et assimilation de celle-ci à une pathologie, idée répandue que les sujets pervers ne consultent pas, résistance à identifier la perversion chez les femmes.

### **Une structure exclusive ou pas ?**

Beaucoup d'auteurs, la plupart même, ont isolé à juste titre la structure perverse de la structure névrotique. Citons seulement Joël Dor : « *Freud insiste [...] sur le*

---

<sup>3</sup> Le texte allemand dit ceci : « *die Neurosen von allen ihren Ausbildungen her in lückenlosen Reihen zur Gesundheit ablinken* ».

*fait que la distinction radicale<sup>4</sup> entre les perversions et les névroses suppose une différence d'ordre topographique et structural* » (Dor, 1987, p.129), ou Hervé Castanet : « *nous pouvons affirmer qu'il y a une structure freudienne de la perversion* » (Castanet, 2012, p.67). L'ensemble de ces auteurs s'appuie en particulier sur l'idée que puisque Lacan, dans la perspective ouverte en effet par Freud avec le texte sur le fétichisme (Freud, 1927) et celui sur le clivage du moi (Freud, 1938), a défini la perversion comme une troisième structure, il en résulte que les pervers sont fondamentalement différents des névrosés, et donc, c'est là que nous introduisons un point d'interrogation, exclusivement séparés d'eux. Autrement dit, il est en ce sens trop facile de penser qu'il y a entre les névrosés et les pervers une barrière infranchissable, identique à celle qui existe entre les névroses et les psychoses. Cette opinion peut s'avérer critiquable pour plusieurs raisons. Elle reprend d'une manière détournée la même mise à distance qu'effectuait la société de la fin du XIXe siècle en promouvant la théorie de la dégénérescence, pourtant entièrement démontée par Freud. À cela s'ajoute le fait que la distinction est souvent faite, dans nos milieux lacaniens, entre les traits pervers supposés être afférents en particulier aux névrosés et l'organisation perverse propre aux sujets structurés comme tels. Or, même si Lacan tient en effet à mettre en lumière les spécificités de la structure perverse, rien n'indique vraiment dans ses propos ou ses textes qu'entre les névrosés et les pervers il ne puisse y avoir certaines passerelles. Davantage même, ne nous donne-t-il pas une piste lorsqu'il déclare que « *le débile, soumis à la psychanalyse, devient toujours une canaille* » (Lacan, 1976, p.3) ? Sachant qu'il avait, à de multiples reprises, dit auparavant que les canailles en analyse en ressortaient « *bêtes comme chou* » (Lacan, 1972), que faut-il y entendre ? Le débile y est bien défini comme le parlêtre, le sujet en proie à son humaine condition, qui peut être précisément ici considéré comme le névrosé courant. Et la canaille, quant à elle, peut alors être rapprochée du sujet pervers (de structure) – même si certains, comme Patrick Valas (2012), le contestent<sup>5</sup> – puisque Lacan dit que « *toute canaillerie repose sur ceci, de vouloir être l'Autre, j'entends le grand Autre, de quelqu'un, là où se dessinent les figures où son désir sera capté* » (Lacan, 1970, p.68). De la sorte, Lacan, tout comme Freud, met en lumière la spécificité de l'organisation perverse : il indique qu'il faut distinguer avec la plus grande rigueur l'acte pervers – portant sur la jouissance – de l'acte névrotique – mettant en jeu l'effet du désir (Lacan, 1967, séance du 7 juin). Mais cela n'interdit pas de penser que certaines conditions permettent au cours du travail sur la position subjective d'envisager un franchissement. Toujours est-il que cette définition – une parmi beaucoup – du sujet pervers, a l'avantage de ne pas insister sur l'une ou l'autre des positions sexuées, laissant ainsi penser que si la perversion est bien une structure, elle ne saurait en tant que telle être réservée aux seuls représentants mâles des parlêtres.

---

<sup>4</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>5</sup> Dans ce texte Patrick Valas assimile la canaillerie à la perversité et non à la perversion (sexuelle). Pour autant, est-ce que cette distinction est exclusive ?

### **Y a-t-il vraiment absence de demande ?**

La perversion structurale est supposée apporter au sujet un relatif bien-être – réel ou illusoire – qui n'amène pas souvent ces sujets à consulter (comme le notent par exemple De M'Uzan (1972), Korff-Sausse (2003), ou Hiltenbrand (2009)). D'ailleurs ceux que l'on accueille viennent parfois sous une contrainte quelconque, crainte de la sanction ou décision de justice. D'où une relative impasse clinique : s'il n'y a pas d'observations ou très peu, comment construire une théorie qui se tienne ? Face à cette affirmation souvent constatée, on peut se demander si les cliniciens ne seraient pas ici victimes d'une définition beaucoup trop étroite de la perversion, qui les empêcherait de prendre en considération certains éléments néanmoins présents dans leur clinique. La ligne que nous avons ici l'intention de défendre développe cette idée en s'appuyant sur le fait que la perversion met en jeu, comme nous le verrons, plusieurs dimensions au travers desquelles le sujet, en position masculine ou bien en position féminine, trouve à ancrer une recherche de jouissance – pas forcément consciente d'ailleurs. Cette recherche de jouissance le traverse parfois comme une réponse à son mal-être et peut prendre alors pour lui la forme – à tort ou à raison – d'une issue thérapeutique. Dans les cures psychanalytiques, les éléments pervers mis en jeu ne sont pas rares. Et ces éléments ne sont pas seulement des traits de fixation à la sexualité infantile ni des fantasmes de névrosés imitant la perversion (scénarii à deux consentants par exemple). Ils reflètent chez les hommes comme chez les femmes qui les rapportent – et alors-même qu'ils ne sont pas venus consulter au départ pour cela – une évolution de leur positionnement psychique dans lequel la perversion intervient comme une solution, parfois momentanée.

### **La difficulté à repérer la perversion féminine**

On sait la très grande résistance à identifier dans la clinique une perversion féminine, voire des perversions chez les femmes – ce qui n'est pas la même chose –, et de ce fait toutes les difficultés à envisager que les femmes puissent être concernées par la structure perverse. Les exemples d'auteurs soutenant ces idées sont nombreux. Granoff et Perrier, en 1964, pensent qu'« *en dehors de l'homosexualité [...] voie particulière où s'engage la sexualité féminine plutôt qu'elle ne s'y pervertit, il n'y a pas chez la femme à proprement parler de perversions sexuelles* » (Granoff & Perrier, 1964, p.89), idée qu'en 1987 Joël Dor reprend mot pour mot (Dor, 1987, p.259). Didier Castanet affirme en 2003 que « *cliniquement, on trouve toujours la perversion du côté masculin* » (Castanet, 2003, p.93). François Leguil déclare en 2009 qu'« *il est classique de noter que les perversions se déclinent autrement mieux et avec quelle fréquence supérieure au masculin qu'au féminin* » (Leguil, 2012, p.VI). Lacan lui-même affirme d'ailleurs « *la moindre fréquence de la perversion chez la femme* » (Lacan, 1959, séance du 17 juin). Peut-

être. C'est un fait avéré que la perversion a engendré de multiples théories, parfois confuses<sup>6</sup>, parfois lumineuses et organisatrices, au sein desquelles s'est imposée longtemps l'idée qu'elle relève avant tout d'une position phallique dominatrice et masculine, ce qui aujourd'hui commence à être remis en cause, comme le fait par exemple Alain Abelhauser (2013). Cette avancée s'appuie sur l'enseignement de Lacan, grâce auquel on peut constater que l'organisation psychique perverse est en lien avec la position du sujet dans l'ordre de la sexuation et non pas seulement « accrochée » à la contingence de son sexe anatomique. Il semble en effet que pour beaucoup de cliniciens, être anatomiquement homme ou femme ait joué un rôle trop important, au détriment du choix psychique de la sexuation que la psychanalyse, depuis 1973 au moins<sup>7</sup>, avait pourtant propulsé au premier plan.

Néanmoins, quelques psychanalystes privilégient l'hypothèse que si certaines femmes sont perverses, c'est parce que leur inscription dans la sexuation se ferait en position masculine. C'est l'idée que défendent Didier Castanet quand il se demande « *si on peut parler de « perversion féminine » une fois que l'on a posé qu'être homme n'est pas un fait d'anatomie mais de position subjective* » (Castanet, 2003, p.94), ou Colette Soler lorsqu'elle parle de « *perversion masculine généralisée* » (Soler, 2003, p.170 et 174). Pour eux, la perversion en tant que telle est masculine, ceci définissant son « genre » structural. Mais la clinique des sujets pervers est suffisamment complexe pour que cette affirmation soit relativisée : une autre hypothèse, qui est celle que nous défendons est qu'il y a une manière masculine (phallique) et une manière féminine (pas-tout) d'être pervers(e).

L'historienne Sylvie Chaperon, qui a travaillé sur les fondements en France de la médecine du sexe note que « *les masturbatrices, les érotomanes et les nymphomanes sont légions, mais les psychiatres de la seconde moitié du XIXe siècle élaborent la nomenclature des perversions avec des cas masculins exclusivement. Ils déplorent de ne pouvoir mieux connaître l'intimité de leurs contemporaines* » (Chaperon, 2008, p.13). Dans une société qui enjoignait à la pudeur (Chaperon, 2008, p.24), c'est dire la difficulté qui présida au repérage des perversions au moment où celles-ci étaient élaborées par les psychiatres du XIXe siècle, même si certains grands noms de la psychiatrie allemande ou anglaise avaient pu néanmoins évoquer la sexualité et la perversion chez les femmes, tels Havelock Ellis, Magnus Hirschfeld, ou Krafft-Ebing qui cite dans sa *Psychopathia sexualis* de nombreux cas de femmes perverses (Krafft-Ebing, 1923). Cette difficulté est-elle levée aujourd'hui ? Nous ne le pensons pas, et même si la donne a changé, la

---

<sup>6</sup> Il n'est que de lire, par exemple, ce passage du livre de Dominique Klopfert pour s'en rendre immédiatement compte : « *Le terme [de perversion] est souvent utilisé sans en distinguer a minima les sens suivants : la structure perverse, les symptômes ou traits pervers, la perversion polymorphe (freudienne), la perversion liée à l'objet a (lacanienne), la perversion morale dont la perversion du lien ou perversion narcissique, et les perversions sexuelles (A. Eiger)* », ce à quoi elle ajoute les perversions transitoires de l'adolescence, les acting-out d'allure perverse et les perversions sociales (Klopfert, 2010, p.264).

<sup>7</sup> Grâce à J. Lacan dans son Séminaire « Encore » (Lacan, 1973).

réserve à l'encontre de la sexualité n'en est pas pour autant supprimée : il n'est pas très fréquent dans les cures que les analysants ou les analysantes s'attardent beaucoup sur la description détaillée de leurs fantasmes et/ou de leurs agir sexuels.

### **Petit parcours d'auteurs pour la perversion chez les femmes**

- **Freud** ne souligne pas de différences entre hommes et femmes sur la question de la perversion car la définition qu'il en donne dès le départ universalise la notion puisqu'il en fait un des éléments principaux de la construction psychique de l'enfant, considéré comme pervers polymorphe. Ensuite les exemples qu'il prend pour traiter de l'organisation psychique perverse comportent beaucoup de femmes : dans le texte *un enfant est battu* (Freud, 1919), le fantasme de fustigation est le fait aussi bien d'hommes que de femmes (« *quatre femmes [et] deux hommes* » (Freud, 1919, p.123)), le texte *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* (Freud, 1920) met en avant bien entendu une femme, etc. Mais il est vrai qu'à partir de 1927, quand il évoque le fétichisme, les exemples choisis sont masculins.

- **Lacan** considère que la position du sujet pervers est de se faire objet pour l'Autre (Lacan, 1963, p.774) et ce qu'il énonce de la perversion repose sur une conception structurale, aussi bien du côté de l'organisation psychique perverse que de la position du sujet dans le registre de la sexualité. Il livre à propos de la perversion et des femmes les éléments suivants :

- il y a moins de perversion chez les femmes que chez les hommes et ceci s'explique de par leurs rapports aux enfants (*Le désir et son interprétation*, (Lacan, 1959, séance du 17 juin))

- le fétichisme féminin se cache derrière le fait qu'« *elle-même assume le rôle du fétiche* » (*Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine*, (Lacan, 1960, p.734))

- le supposé masochisme féminin n'est qu'un fantasme du désir de l'homme (*Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine* (Lacan, 1960, p.731))

- Enfin, il ajoute que « *se poser la question de la jouissance féminine, [...] c'est déjà ouvrir la porte de tous les actes pervers* » (*Logique du fantasme* (Lacan, 1967, séance du 7 juin)).

Lacan nous fournit aussi une précieuse indication lorsqu'il dit que dans la perversion « *tout le corps n'a pas été pris dans le processus d'aliénation* » (Lacan, 1967, séance du 30 mai). Cette non-aliénation partielle à l'Autre, au registre du



signifiant, accorde au clivage une très grande importance et c'est sur ce point que nous avancerons plus loin.

- **Piera Aulagnier**, en 1967, est l'une des premières psychanalystes à aborder spécifiquement la question de la perversion féminine, comme passion, dans son texte sur la féminité et ses avatars (Aulagnier, 1967) où elle indique que le rapport de la femme à la perversion est le masochisme (Aulagnier, 1967, p.63), que contrairement à celui de l'homme qui se place entre « *jouissance ou non-jouissance* », le *vel* de la femme « *se situe* entre « *plaisir et douleur* » (Aulagnier, 1967, p.66), que l'homosexualité féminine est marquée par la rivalité des partenaires par rapport à la féminité, ici considérée comme un équivalent phallique (Aulagnier, 1967, p.70), et enfin que le nœud de la féminité est la dimension de la tromperie, issue de la découverte de la castration de la mère, qui institue le paraître et la mascarade (Aulagnier, 1967, p.72).

- **Joël Dor**, en 1987, pense que chez les femmes, qui auraient, écrit-il, affaire au réel de l'absence phallique, il n'y aurait pas de perversion organisée au plan structural, et que si quelque chose vient à en faire douter, il s'agira surtout de vestiges de la « *perversité* » polymorphe de l'enfant (Dor, 1987, p.265) à travers laquelle les femmes peuvent se faire instrument de la perversion des hommes. Dor pense ainsi que si les femmes peuvent parfois apparaître perverses, il s'agit seulement de perversions de la libido et non de perversions structurales et dresse la liste de celles-ci : homosexualité, narcissisme, maternage, et identification à l'objet de la passion d'un homme.

- **Daniel Sibony** (Sibony, 1987) développe des idées sur la perversion dont une part rassemble des pathologies et/ou des comportements apparemment diversifiées : l'extrémisme religieux, la toxicomanie, et surtout l'anorexie, propre majoritairement aux jeunes filles (l'anorexie avait précédemment, été présentée comme une perversion « instinctuelle » par Evelyne et Jean Kestemberg et Simone Decobert (Kestemberg, Kestemberg et Decobert, 1972)). Sibony étend le concept de perversion aux femmes mais lui donne une dimension sociale qui sera par la suite grandement amplifiée par J-P. Lebrun (Lebrun, 2007) et C. Melman (Melman, 2005).

- **François Sirois**, en 1999, dans un article qui recense en particulier l'évolution et le glissement de la notion de fétichisme, avance que « *la femme manifeste la perversion de sa libido par l'infléchissement narcissique où elle cherche [...] à faire disparaître l'objet partiel comme signe du désir en s'identifiant à lui* » (Sirois, 1999, p.291). De ce fait, la femme s'identifie au phallus et par là vise « *le désir d'être admirée plutôt qu'aimée, exerçant une fascination plus qu'un attrait, inaccessible et impénétrable* » (Sirois, 1999, p.291). Il poursuit en faisant une distinction où le corps intervient comme critère déterminant : la perversion chez la femme tient à

ce qu'elle fait à son propre corps, alors que l'homme cherche à imposer au corps de l'autre cet objet partiel qu'est le fétiche.

- **Alain Abelhauser**, en 2013, dans *Mal de femme* (Abelhauser, 2013) a une position très originale puisqu'il identifie un groupe de pathologies, qu'il dénomme « mal protéiforme », telle l'anorexie mentale justement, mais aussi les pathomimies, les syndromes de Münchhausen, de la Lasthénie de Ferjol, de Meadow, et d'autres encore, aux limites, comme relevant d'une forme féminine de la perversion, qui serait « *non plus seulement en référence à la fonction phallique, mais aussi à l'Autre jouissance* » (Abelhauser, 2013, p.304).

### **Différentes manifestations de la perversion chez les femmes**

Ainsi, et pour résumer ce qui, dans la littérature, domine comme manifestations de la perversion chez les femmes, voici la synthèse de notre collecte : le rapport aux enfants ou *maternage*, le fait que la femme assume le rôle du fétiche (elle est « *fétichée* » disaient Granoff et Perrier (1964, p.92)<sup>8</sup>), le fait qu'elle soit masochiste (ce que Lacan relativise), certaines homosexualités, la dimension fondamentale de la tromperie, le narcissisme et son inscription corporelle, l'identification à l'objet de la passion d'un homme, la toxicomanie et l'alcoolisme, l'anorexie, et enfin tout ce qu'Abelhauser appelle « mal protéiforme » (syndromes type Münchhausen, Meadow ou Lasthénie de Ferjol). Ces affections se répartissent selon nous en deux groupes : le premier groupe relève du registre de la position masculine, à savoir phallique ou non-phallique (ce qui s'oppose au phallique, en en faisant par là sa référence), le second groupe relève de la position féminine, ce que nous appelons le « hors-phallique » (Martin-Mattera, 2005), autrement dit tout ce qui appartient à l'Autre jouissance (autre que phallique) et procède donc du « pas-tout » féminin. Nous noterons tout de même que les perversions féminines « historiques » relevées par Sylvie Chaperon (Chaperon, 2008) dans son étude fort documentée se répartissent ainsi, de manière beaucoup plus phénoménale et classique : onanisme, nymphomanie, érotomanie, anaphrodisme, frigidité et impuissance, bestialité, zoophilie, nécrophilie, exhibitionnisme, saphisme, tribadisme et inversion sexuelle, fétichisme (deux cas quand même), pédophilie.

Mais ce qu'il est surtout important de retenir est que la perversion *des femmes* n'est pas la perversion *au féminin*, laquelle a trait à la spécificité de la position psychique féminine (dans l'ordre de la sexuation, c'est un positionnement inconscient), alors que la première, la perversion des femmes, peut aussi s'appuyer sur l'anatomie, sur la position sociale, sur la condition féminine. Celle-ci nous paraît donner lieu à la dilution éventuelle de la perversion dans la culture et le social. Par exemple l'exhibitionnisme peut être exacerbé dans le fait d'être attirant(e), habillé(e) de telle ou telle manière, d'être provocant(e), ou au

---

<sup>8</sup> « *Si elle n'est pas fétichiste, elle peut être « fétichée », de par la dialectique de l'être et de l'avoir* » (Granoff & Perrier, 1964, p.92).

contraire comme en creux, faible et modeste, etc. Il en va à ce propos de ce qu'Aulagnier rappelait, à la suite de Joan Rivière (Rivière, 1929) et de Lacan (Lacan, 1958), du paraître et de la mascarade<sup>9</sup>. De même, les relations de séduction peuvent glisser peu à peu vers des liens où se dessinent des dominants et des dominés dont les rôles s'échangent sans forcément qu'ils s'en rendent compte.

Mais qu'est-ce alors que cette position psychique féminine, où la perversion pourrait s'inscrire aussi, sans pour autant être phallique, et comment saisir la portée clinique de la sexuation sur la perversion ?

Pour introduire ce débat, nous voudrions évoquer brièvement quelques situations cliniques dans lesquelles un certain aspect de la structure perverse est mis en avant, à savoir celui du *clivage* tel qu'il apparaît dans ce que certains auteurs ont appelé *perversité* (Henri Ey, 1950), *relation perverse* (Granoff et Perrier, 1964), *tromperie* (Piera Aulagnier, 1967), *perversion affective* (Christian David, 1972), *perversion narcissique* (Paul-Claude Racamier, 1986, 1987) ou encore *duperie* (Abelhauser, 2013). Ces situations impliquent à chaque fois une duplicité du sujet, une caractéristique *bifrons*, comme Janus, un sujet à double visage, femme ou homme en position féminine, où l'on reconnaîtra tout aussi bien le ou la partenaire qui trahit sans raison apparente (« *je n'ai pourtant rien à lui reprocher* »), l'ami(e) si gentil(le) de la famille qui se révèle ensuite être un monstre camouflé, le mari ou la femme menant une double vie durant tant d'années, le ou la fausse malade qui trompe si longtemps son entourage et les médecins, l'employé(e) modèle coupable de malversations, l'escroc si séduisant ou si séduisante, et autres situations tendant vers l'imposture. Ces personnes mettent leurs victimes dans une situation où elles sont brusquement confrontées à une jouissance dont elles ne veulent pas – les lacaniens disent aussi : à leur *division subjective* –, elles les confrontent en fait à une jouissance Autre, une jouissance non phallique où la sexualité joue un rôle accessoire – quand elle en joue un. Mais à chaque fois pour sa victime, l'acteur pervers vient occuper la place illusoire de l'objet idéal d'un fantasme prometteur de plaisir qui, en fin de partie, précipite le partenaire dans l'abîme d'une perplexité ou d'une douleur sans nom.

Nous proposons à présent de formaliser cette inscription particulière dans le champ de la perversion.

## **La sexuation et la perversion**

### **Rappels**

Les formules de la sexuation, que l'on trouve rassemblées dans un tableau du Séminaire *Encore* (Lacan, 1973, p.73), formalisent le rapport du sujet à la fonction

---

<sup>9</sup> En 1958, Lacan évoque, en insistant sur son intérêt, l'article de Joan Rivière *La féminité comme mascarade* (Lacan, 1958, p.254).

phallique, c'est-à-dire à la condition humaine soumise à la loi du signifiant (l'aliénation) et à son régime d'opposition (la séparation). Cette condition humaine, que menace toujours le sentiment de déréliction, est ce que la psychanalyse appelle castration. Ces formules, constituées chacune de deux propositions placées l'une au-dessus de l'autre et fonctionnant dans un rapport d'opposition déterminative (l'une ne prend sens que par rapport à l'autre), montrent que la sexuation est un « choix » psychique : être homme ou être femme ne dépend pas uniquement de la contingence biologique mais relève de l'engagement psychique du sujet à un moment de son histoire (au temps de l'Œdipe), moment au cours duquel il se positionne comme garçon ou fille par rapport à l'autre sexe, selon une modalité qui tient au langage (au *logos*, à la logique). Il s'agit donc en l'occurrence d'une prise d'indépendance à l'égard du biologique, ce qui explique les choix d'objet homosexuels par exemple. Mais le plus important réside sans doute dans le fait que la logique qui se déploie ici n'est pas uniquement phallique : certes, être homme ou être femme relève bien d'un positionnement phallique (avoir ou ne pas avoir le phallus) mais la position féminine comporte aussi une autre voie, ce que représente le symbole  $\bar{\forall}x$  (pas-tout x) où le sujet en position féminine n'est pas-tout pris dans la fonction phallique.

### **Position masculine**

Les conditions de la position masculine se présentent ainsi : le premier étage (première proposition logique) signifie qu'il existe un x qui n'est pas soumis à la fonction phallique (ce peut être par exemple le Père de la horde), et le second étage (seconde proposition logique) que pour chacun (pour tout x) s'applique la fonction phallique. Pour que prenne sens la signification phallique, il faut – selon le régime du signifiant – que cela renvoie à son opposé (à savoir qu'une exception soit supposée à cette règle, autrement dit qu'un y échappe (à la fonction phallique)).

### **Position masculine**

$\exists x \quad \bar{\Phi}x$

$\forall x \quad \Phi x$

### **Position féminine**

Les conditions de la position féminine sont représentées quant à elles par les deux lignes suivantes : où le premier étage signifie qu'aucun n'échappe à la fonction phallique (pas de x qui ne soit pas soumis à la fonction phallique) et le

second que ce n'est pas-tout du sujet (pas-tout x) qui est soumis à la fonction phallique. Et cette fois la signification phallique ne prend sens que par rapport à une autre sorte d'opposé : le pas-tout phallique qui détermine une jouissance Autre (que phallique pour le sujet en position féminine).

### Position féminine

$$\bar{\exists}x \quad \bar{\Phi}x$$

$$\bar{\forall}x \quad \Phi x$$

Ces rapports déterminent donc pour le sujet une place logique dans la sexuation.

### Un positionnement pervers

Nous partons de l'idée que le positionnement du sujet pervers qui concerne le fonctionnement phallique (démenti ou *Verleugnung* de la castration de la mère) et également le positionnement dans la jouissance Autre, requiert une opération psychique particulière. Les auteurs, très classiquement, considèrent soit que les pervers sont exclusivement déterminés (du fait de la *Verleugnung*) par le registre phallique (les pervers viseraient ainsi une maîtrise phallique), soit qu'ils s'inscrivent en position féminine dans cette jouissance Autre qui les détermine à mettre en jeu leur propre corps (Sirois (1999), Abelhauser (2013)). Mais la prise en compte des situations cliniques que nous avons précédemment évoquées nous incite à faire une proposition décalée qui consiste à lier les deux positionnements sexués, ce qui aboutit de fait à une situation transgressive. Pour ce faire, nous partons de la phrase de Lacan « *tout le corps n'a pas été pris dans le processus d'aliénation* » (Lacan, 1967, séance du 30 mai) : que signifie donc cette proposition ? Si une partie du corps a ainsi échappé à la prise dans le signifiant (c'est ce que veut dire le « processus d'aliénation ») cela implique que quelque chose du corps – de l'autre ou du sujet – échappe à la loi. Dans le cas du sujet en position masculine, nous savons qu'il s'agit de maintenir envers et contre tout le phallus maternel, et dans le cas du sujet en position féminine, nous comprenons que ce qu'il maintient ainsi touche à son propre corps, à sa vie et à sa mort. Il se produit alors une rupture dans le rapport à la loi, au corps et aux autres qui entraîne le sujet vers une altération de la relation, altération qui est faite pour vérifier systématiquement la réalité de la non-soumission au registre phallique, soit en affirmant le maintien de la non-castration (le phallus maternel), soit en optant pour une jouissance Autre qui, au lieu de renvoyer, comme cela devrait être, à l'assomption de la castration, renvoie cette fois à son contraire.

C'est pourquoi nous proposons de représenter ainsi le positionnement pervers qui peut se décliner soit au niveau « masculin » soit au niveau « féminin » : il s'agit-là d'une transgression logique, d'une anormalité, puisque à la première proposition masculine (il en existe un qui n'est pas castré) répond la proposition féminine (pas-tout du sujet est soumis à la castration).

### Position perverse

$$\exists x \quad \bar{\Phi}x$$

$$\bar{\forall}x \quad \Phi x$$

Ainsi, à partir d'un même positionnement, nous voyons se dégager soit une voie de perversion masculine –  $\exists x \quad \bar{\Phi}x$  – soit une voie de perversion féminine –  $\bar{\forall}x \quad \Phi x$  – où les propositions se trouvent en quelque sorte *isolées* de leur corollaire normal.

En position masculine, la perversion consiste donc dans l'isolation de la proposition supérieure,  $\exists x \quad \bar{\Phi}x$  (il en existe un qui n'est pas castré, entendu ici comme l'une ne l'est pas, la mère), proposition qui, séparée de son corollaire habituel,  $\forall x \quad \Phi x$  (tous sont castrés), réalise la condition de la *Verleugnung* (ou démenti) de la castration de la mère.

Et en position féminine, la perversion isole cette fois la proposition inférieure  $\bar{\forall}x \quad \Phi x$  (pas-tout du sujet est soumis à la castration) qui, séparée de son corollaire habituel  $\exists x \quad \bar{\Phi}x$  (aucun sujet n'échappe à la castration), marque le clivage du moi (*Ichspaltung*) dont Freud avait fait une autre condition de la perversion.

Considérant que le processus de la perversion implique en même temps la *Verleugnung* et la *Spaltung*, nous pensons qu'une distinction entre la perversion masculine et la perversion féminine est possible si l'on prend en compte l'accentuation d'une des composantes de ce processus. Ainsi, la perversion masculine accentue la *Verleugnung*, tandis que la perversion féminine s'articule autour de la *Spaltung*, ce qui n'implique pas que la composante « secondaire » soit abandonnée. Prenons deux exemples. Dans le cas d'un fétichiste, l'objet choisi, s'il constitue le phallus maternel, suppose quand même le clivage du moi : le sujet qui dérobe à sa voisine des petites culottes et se fait prendre sur le fait sait bien qu'il accomplit-là un acte à la fois dérisoire et interdit, mais il le fait quand même. Et dans le cas de ces femmes ou de ces sujets en position féminine dont nous avons parlé plus haut, déterminés par la duplicité ou l'imposture, ils maintiennent le clivage entre ce qu'ils font espérer et leurs actes, et c'est bien là sans doute ce qui leur importe le plus, mais ils récupèrent ainsi – en tout cas avant que le pot aux roses ne soit révélé – un bénéfice secondaire phallique dans l'intérêt qu'ils

trouvent à la situation elle-même : plus de jouir sexuel, pécuniaire, social, etc. Toutefois, le véritable enjeu de leur scénario n'est pas ce gain en lui-même : il réside avant tout dans la double existence qu'il suppose et dans le fait de se déterminer sur un certain registre relationnel : celui du pas-tout, pas-tout soumis à la limite de la condition humaine.

### **Conclusion**

On l'a vu, la question de la perversion féminine, comme d'ailleurs celle de la perversion au féminin, ne va pas de soi. La perversion en général, pourrait-on dire de toute façon, ne va pas de soi, surtout si l'on parle de structure perverse. Nous n'en serons pas vraiment surpris.

Que conclure de ce qui précède ? Au moins ces trois points :

1- D'abord que la perversion est bien une structure, même si elle n'est pas exclusive, une organisation psychique spécifique, distincte en cela de la seule réalisation de fantasmes telle que les névrosés la pratiquent. Et qu'en tant que structure, la perversion concerne le sujet, plus exactement le *sujet de l'inconscient*, car la perversion implique aussi, comme la névrose, la dimension de l'inconscient et n'est pas simplement une affaire de volonté. Ne devient pas pervers qui veut.

2- Ensuite, qu'on a sans doute trop longtemps confondu le processus du démenti de la castration maternelle avec l'accrochage obligatoire de la perversion à la dimension phallique, excluant par-là du même coup l'ensemble des femmes de cette catégorie structurale. Ce faisant, ce que l'on privilégiait était bien la dimension de l'anatomie proprement dite, dimension que l'approche lacanienne avait pourtant relativisée. D'un autre côté, l'histoire montre qu'après avoir été considérée au XIXe siècle comme très masculine, la perversion a été ensuite étendue aux femmes et ce, sous l'influence de la psychanalyse qui à l'époque accordait néanmoins une place importante à la question anatomique (« *le destin, c'est l'anatomie* » disait Freud en 1924 (Freud, 1924, p.31)). Puis, sans doute à cause de la distinction entre perversion polymorphe, comportements ou traits pervers et structure perverse, la perversion a été remasculinisée par les lacaniens en particulier, pour la raison que les « vrais » pervers, ceux qui le sont de structure, n'auraient accès à celle-ci que depuis une détermination phallique. De la sorte ne pourraient être pervers que les sujets mâles ou – c'est déjà plus large – les sujets en position masculine, donnant ainsi à la perversion le genre masculin. De plus, le registre phallique se décline du côté de l'avoir ou de ne pas l'avoir (le phallus), et aussi de ce que Freud appelait activité masculine et passivité féminine : c'est pourquoi certains auteurs ont pu dire que les acteurs pervers étaient les hommes tandis que les femmes se prêtaient seulement au jeu de leur partenaire, se fétichaient, acceptaient d'être le complément passif de la perversion masculine.

3- Enfin, on peut aussi conclure que la perspective d'exclusivité masculine perverse commence aujourd'hui à être discutée, et complétée, car la position féminine – dans la sexuation – ouvre elle aussi sur une clinique de la perversion, c'est ce que nous avons tenté de décrire plus haut.

En effet, la proposition  $\bar{\forall}x \Phi x$ , caractéristique de la position féminine, peut s'interpréter – et être interprétée par le sujet lui-même – de deux manières bien distinctes :

- soit sous la forme d'un : « *pas-tout du sujet relève du registre phallique* », ce qui renvoie au hors-phallique, par exemple à la position mystique d'une jouissance Autre,
- soit – et c'est l'interprétation perverse – comme : « *pas-tout du sujet est soumis à la castration* », ce qui implique alors qu'il serait possible d'y échapper, et ce qui autorise en quelque sorte le sujet à une jouissance non négativée, selon l'expression employée quelquefois par Lacan (Lacan, 1967, séance du 19 avril) et sur laquelle insistait tant Solange Faladé (Faladé, 1993-94).

La jouissance négativée, en lien avec *moins-phi*, symbole de la castration, est celle qui est interdite par la loi du langage, celle qui détermine la condition humaine à laquelle prétend échapper – en partie – le sujet pervers qui, lui, met en jeu une jouissance qu'il présente comme positive, quelque chose qui le conforte en une position de maîtrise, certes, donc en une position phallique, mais qui peut aussi se décliner autrement, du côté d'une jouissance Autre qui n'est pas pour autant complètement séparée de la dimension phallique. Une jouissance qui associe à la fois *qu'il y en a un qui échappe à la castration* (et le sujet pervers est bien celui-là) et que *pas-tout de son propre corps a été soumis à la castration* (ce qui est la marque de la perversion au féminin). « *Le pervers* », dit Lacan, « *est celui qui se consacre à boucher le trou dans l'Autre* » (Lacan, 1969, p.253), à le compléter et à prétendre lui restituer la jouissance dont il pense avoir été privé. Nous avons tenté de montrer qu'il y a finalement deux manières de boucher ce trou dans l'Autre : une masculine, par la restitution du phallus à qui n'en n'a pas, et une féminine, par la mise en avant d'une dimension Autre – celle du corps, du meurtre de soi ou de l'autre, meurtre symbolique ou réel, celle du narcissisme et de la mort – dimension dans laquelle le partenaire est entraîné malgré lui par l'une, non trouée, l'une dont *tout le corps n'a pas été pris dans le processus d'aliénation*.



## Bibliographie

- Abelhauser, A. (2013). *Mal de femme. La perversion au féminin*. Paris : Seuil.
- Aulagnier, P. (1967). Remarques sur la féminité et ses avatars. In *Le désir et la perversion*. Paris : Seuil.
- Castanet, D. (2003). La perversion au féminin. *L'En-je lacanien*, (1), 83-94.
- Castanet, H. (2012). *La perversion*. Paris : Économica-Anthropos.
- Chaperon, S. (2008). *La médecine du sexe et les femmes. Anthologie des perversions féminines au XIXe siècle*. Coll. « L'Attrape-corps ». Paris : La Musardine.
- David, C (1972). La perversion affective. In *La sexualité perverse, études psychanalytiques*. Paris : Payot.
- Dor, J. (1987). *Structure et perversions*. Paris : Denoël.
- Ey, H. (1950). Perversité et perversions, Étude n°13. In *Études psychiatriques*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Faladé, S. (1993-94). *Autour de la chose*. Paris : Economica-Anthropos, 2012.
- Freud, S. (1905). Trois essais sur la théorie sexuelle. In *Œuvres complètes*, vol. VI. Paris : PUF, 2006.
- Freud, S. (1919). Un enfant est battu. In *Œuvres complètes*, T.XV. Paris : PUF, 1996.
- Freud, S. (1920). De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine. In *Œuvres complètes*, T.XV. Paris : PUF, 1996.
- Freud, S. (1924). La disparition du complexe d'Œdipe. In *Œuvres complètes*, Vol. XVII. Paris : PUF, 1992.
- Freud, S. (1927). Fétichisme. In *Œuvres complètes*, vol. XVIII. Paris : PUF, 1994.
- Freud, S. (1938). Le clivage du moi dans le processus de défense. In *Œuvres complètes*, vol. XX. Paris : PUF, 2010.
- Granoff, W. & Perrier, F. (1964). Le problème de la perversion chez la femme et les idéaux féminins. In *Le désir et le féminin*. Paris : Flammarion, 2002.

Hiltensbrand, J-P. (2009). Perversion. In Chemama R., Vandernersh B. (ed.), *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Larousse.

Kestemberg, E., Kestemberg, J., Decobert, S. (1972). *La faim et le corps*. Paris : PUF.

Klopfert, D. (2010). *Inceste maternel, incestuel meurtrier. À corps et sans cri*. Paris : L'Harmattan.

Korff-Sausse, S. (2003). La femme du pervers narcissique. *Revue française de psychanalyse*, 67 (3), 925-942.

Krafft-Ebing, R. von (1923). *Psychopathia sexualis*. Paris : Payot, 1963.

Lacan, J. (1955-56). *Le Séminaire, livre III. Les psychoses*. Paris : Seuil, 1981.

Lacan, J. (1958). *Le Séminaire, livre V. Les formations de l'inconscient*. Paris : Seuil, 1998.

Lacan, J. (1959). *Le Séminaire, livre VI. Le désir et son interprétation*. Inédit.

Lacan, J. (1960). Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine. In *Écrits*. Paris : Seuil, 1966.

Lacan, J. (1963). Kant avec Sade. In *Écrits*. Paris : Seuil, 1966.

Lacan, J. (1967). *Le Séminaire livre XIV. La logique du fantasme*. Inédit.

Lacan, J. (1969). *Le Séminaire, livre XVI. D'un autre à l'Autre*. Paris : Seuil, 2006.

Lacan, J. (1970). *Le Séminaire, livre XVII. L'envers de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 1991.

Lacan, J. (1972). *Séminaire. Le savoir du psychanalyste*. Inédit.

Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XX. Encore*. Paris : Seuil, 1975.

Lacan, J. (1975-76). *Le Séminaire, livre XXIII. Le sinthome*. Paris : Seuil, 2005.

Lacan, J (1976). Note liminaire. In *La scission de 1953*, supplément à la revue *Ornicar ?*, (7).

Lebrun, J-P. (2007). *Perversions ordinaires. Vivre ensemble sans autrui*. Paris : Denoël.

Leguil, F. (2012). *Préface*. In Castanet, H. (2012), *La perversion*. Paris : Économica-Anthropos.

Martin-Mattera, P. (2005). *Théorie et clinique de la création*. Paris : Économica-Anthropos.

Martin-Mattera, P. & Savinaud, C. (2011). Victimation et abus sexuels : présentation clinique et réflexions sur la perversion. In Martin-Mattera, P. (ed.) *Violences et victimation*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.

Melman, C. (2005). *L'homme sans gravité*. Paris : Gallimard.

De M'Uzan, M. (1972). Un cas de masochisme pervers. Esquisse d'une théorie. In *De l'art à la mort*. Paris : Gallimard, 1977.

Racamier, P-C. (1986). Entre agonie psychique, déni psychotique et perversion narcissique. *Revue française de psychanalyse*, 50(5), 1299-1309.

Racamier, P-C. (1987). De la perversion narcissique. *Gruppo, Revue de psychanalyse groupale*, (3), 11-27.

Rivière, J. (1929). Womanliness as a Masquerade. *International Journal of Psychoanalysis*, 10(2-3), 303-313.

Sibony, D, (1987). *Perversions. Dialogues sur les folies actuelles*. Paris : Seuil, 2000.

Sirois, F. (1999). La perversion : de part et d'autre du sexe. *Canadian Journal of Psychoanalysis*, 7(2), 271-296.

Soler, C. (2003). *Ce que Lacan disait des femmes*. Paris : Éditions du Champ lacanien.

Valas, P. (2012). *De la perversion VI*.

[http://www.valas.fr/IMG/pdf/de\\_la\\_perversion\\_top\\_nouveau.pdf](http://www.valas.fr/IMG/pdf/de_la_perversion_top_nouveau.pdf)